

Cependant au troisième jour de marche allait succéder la nuit, et aucune découverte n'était venue apparter le moindre espoir aux intrépides voyageurs.

On était arrivé à une sorte de défilé creusé dans la montagne.

Le lit d'un torrent desséché, occupait le fond de l'étroite vallée.

Les pas de Tête-de-Bison se pouvaient distinguer facilement.

La petite troupe descendit la pente rapide avec les précautions ordinaires.

Au fond du défilé, dans le lit même du torrent, on trouva deux petites branches fraîchement cassées et posées en croix.

C'était une dépêche de Grandmoreau, et cela signifiait :

— Nous camperons là cette nuit.

— Attendez-moi.

Selon l'intention du trappeur, M. d'Éragny ordonna de faire halte et de tout disposer pour le repas du soir.

Par mesure de précaution, deux sentinelles furent posées sur deux points d'où l'on découvrait le terrain à bonne distance.

Puis les préparatifs du souper commencèrent.

Du bois très-sec fut recueilli et allumé entre deux énormes rochers, dans une cavité que disimulait le feuillage épais de deux touffes de chêne-yeuse.

Ce feu ne produisait aucune fumée, et il était impossible d'en distinguer la clarté à vingt pas.

Les squatters, dans le courant de la journée, avaient trouvé le moyen de tuer plusieurs bartavelles et un superbe bouquetin.

Les perdrix furent plumées en quelques minutes, et le bouquetin écorché avec une dextérité qui accusait une longue pratique et une grande habitude.

Bientôt les rôtis, pendus à des ficelles fixées à trois pieux réunis par le sommet, tournoyaient au-dessus d'un rouge lit de braise.

Une demi-heure se passa.

Les squatters attendaient patiemment que le souper fût cuit à point.

Ils s'occupaient à casser du biscuit et à nettoyer des pierres plates qui devaient leur servir d'assiettes.

Tout à coup le *qui vive* d'une sentinelle fit relever toutes les têtes.

Les carabines restèrent muettes.

— C'est grandmoreau, dit le colonel.

— Puisse-t-il enfin avoir découvert quelque indice !

C'était en effet le Trappeur qui rentrait au bivac pour y passer la nuit.

Il échangea une poignée de main avec M. d'Éragny et avec Bouléreau, fit un bonsoir amical aux squatters, et sombre, pensif, préoccupé, il alla s'asseoir en silence auprès du feu.

Pendant un long quart d'heure, il ne desserra les dents que pour faire honneur au souper.

On ne savait que penser de ce mutisme.

Enfin, ayant avalé sa dernière bouchée, ayant donné un dernier baiser à sa gourde, Tête-de-Bison ferma la large lame de son couteau, bourra sa pipe, l'alluma et se décida à parler.

— Il y a du nouveau ! dit-il sans plus de précautions oratoires.

A ce début, qui promettait, toutes les oreilles se dressèrent, tous les yeux se fixèrent sur le visage calme du Trappeur.

M. d'Éragny ne put réprimer une exclamation interrogative.

Et Bouléreau laissa échapper un : Ah ! ah ! qui décelait un vif mouvement de curiosité.

Grandmoreau ne parut pas s'apercevoir de l'inquiétude qu'il avait fait naître avec intention peut-être.

Il tira méthodiquement quatre ou cinq bouffées de fumée de son énorme pipe de terre rouge, ancien calumet trophée pris à un Huron, et il continua gravement :

— J'ai découvert le campement de John Huggs, le chef des pirates.

— Bon ! fit Bouléreau avec une parfaite insouciance.

— On les évitera, ces pirates, s'ils sont trop, ou nous nettoierons la prairie de ces vermines, si la chose est possible.

— Combien sont-ils ?

— Vingt, répondit Grandmoreau.

— Mais là n'est pas la question, et il ne s'agit pas d'une rencontre ordinaire avec ces brigands de la savane.

— J'ai pu, en rampant comme une couleuvre, m'approcher du lieu où ils bivaquaient.

— Et j'ai surpris une conversation qui va simplifier nos recherches.

— Que voulez-vous dire ? questionna le colonel avec vivacité.

— Laissez-moi vous raconter les choses comme elles se sont passées.

— Le moment d'agir est venu, et il ne faut rien précipiter.

— Je dirai donc qu'après avoir fait le repêtil pendant plus de dix minutes, je suis arrivé à surprendre le capitaine des pirates en conversation intime avec vingt hommes de sa bande.

— Ces imbéciles causaient à haute voix ; j'ai donc entendu tout ce qu'ils disaient.

— Vous saurez d'abord que mademoiselle d'Éragny et la femme de Tomahio sont prisonnières de ce brigand de John Huggs.

— Il faut les délivrer ! s'écria le colonel avec une impétuosité bien naturelle.

— Du calme ! fit Grandmoreau avec son inaltérable sang-froid.

— Nous allons étudier l'affaire.

— D'abord les prisonnières ne se trouvent pas en ce moment entre les mains de leurs ravisseurs, qui, sans aucun doute, les ont laissées sous bonne garde dans quelque repaire connu d'eux seuls.

— Est-il donc impossible de découvrir la prison de ma fille ? demanda le colonel.

— Impossible, peut-être que non, répondit le Trappeur.

— Mais facile, je ne crois pas.

— Si nous évitions les pirates ? proposa M. d'Éragny.

— En prenant leur *contre-pied*, nous arriverons sûrement à leur point de départ.

— De pareilles entreprises réussissent une fois sur cent, répondit Grandmoreau, et nous ne devons rien laisser au hasard.

— Il nous faut agir avec la certitude absolue de toucher le but à atteindre.

— Or, quel est notre but.

— Délivrer ma fille ! s'écria le colonel.

— D'accord ! fit Tête-de-Bison.

— Mais par quel moyen ?

— Voilà la difficulté.

— Eh bien ! moi, je vous proposerai de tourner l'obstacle au lieu de l'attaquer en face.

— John Huggs a plus de deux cents pirates à sa disposition.

— Nous ne pouvons, à dix que nous sommes, penser à engager le combat avec une troupe aussi nombreuse.

— Mais vous parlez de vingt hommes, interrompit le colonel.

— Qui accompagnent leur chef, je les ai vus, répliqua Grandmoreau.

— Conception et mademoiselle Blanche sont évidemment restées sous la garde du plus grand nombre, et nous agirions comme des fous en attaquant le gros de la troupe des pirates, si toutefois nous parvenions à rejoindre ces brigands.

— Nous n'avons qu'une seule chance à courir, qu'un succès à espérer.

— Il nous faudrait ruser avec John Huggs et le prendre vivant.

— Alors seulement nous pourrions le contraindre à nous restituer les prisonnières.

En prononçant ces derniers mots, Grandmoreau jeta un regard interrogatif sur le colonel et Bouléreau.

— Etes-vous de mon avis ? semblait-il demander.

Le chef des squatters avait écouté en silence les observations du trappeur.

Tout à coup il releva la tête.

Un fin sourire éclairait sa bonne figure réjouie.

Sans retirer de sa bouche son éternelle pipe, il lança habilement un jet de salive sur un charbon qu'il visait et prit la parole.

— Mon vieux Trappeur, dit-il, votre idée a du bon.

— Je crois comme vous qu'il faut pincer ce loup de prairie que l'on appelle John Huggs.

— Avez-vous un moyen de lui mettre la main dessus ?

— Pas encore répondit Tête-de-Bison.

— Je cherche.

— Pas la peine ! fit Bouléreau.

— Moi, j'ai trouvé sans chercher.

— Ne disiez-vous pas que le pirate et sa troupe cherchent à traverser la montagne, et que, sans sans douter, ils marchent à notre rencontre ?

— Ils campent à trois heures de marche, répondit Grandmoreau.

— Bonne affaire ! s'écria Bouléreau en aspirant coup sur coup cinq ou six bouffées de fumée.

— Si vous voulez me laissez faire, je vais leur jouer un tour, à ces pirates... oh ! mais un tour.

— Je ne vous dis que ça.

— Laissez-moi faire. D'abord, levons le camp et partons, tout de suite.

— Où allons-nous ? demanda le trappeur.

— Nous retournons à ce défilé.

— Allons, conclut Tête-de-Bison.

Les trois hommes se levèrent.

Dix minutes après, la petite troupe était prête à partir.

Toute trace de passage et de campement fut soigneusement effacée ; Grandmoreau prit les devants, les autres suivirent.

Bouléreau venait le dernier, effaçait les pistes au moyen du râteau de chardons qu'il traînait derrière lui.....

John Huggs en était à son quatrième jour de marche.

Il n'avancait que difficilement dans les chemins, ou plutôt dans les sentiers étroits et dangereux qui serpentaient dans la montagne.

Il fallait rechercher des voies praticables pour les chevaux et faire souvent de longs détours.

Les pirates marchent depuis le lever du soleil.

Ils avaient traversé depuis longtemps le lit du torrent desséché où les squatters s'étaient arrêtés la veille au soir.

Ils se trouvaient maintenant engagés dans une gorge qui allait en se rétrécissant, et qu'il s'ouvrait entre deux hautes murailles de rochers à pic et inaccessibles.

Bientôt le défilé se resserra extrêmement.

Il y avait à peine passage pour un cavalier.

Les pirates prirent la file.

Le capitaine marchait en tête, l'œil et l'oreille au guet, n'avancant qu'avec une prudence lenteur.

Tout à coup il sentit son cheval frissonner entre ses jambes, et il le vit pointer les oreilles en avant.

John Huggs arrêta sa monture.